

YVES CITTON

La mondialisation entre revenants et revenus: finances et liquidités chez Potocki

i. L'univers mondialisé de la Sierra

LE *Manuscrit trouvé à Saragosse* que Jean Potocki rédige entre 1797 et 1815 offre un kaléidoscope unique où peuvent se lire non seulement le destin du mouvement des Lumières, mais aussi le processus de mondialisation des sociétés humaines qui se répand sur la planète depuis le seizième siècle et qui subit aujourd'hui une accélération spectaculaire.

On trouvera sans doute paradoxal de prétendre dégager une image anticipée du devenir-mondial du capitalisme dans un récit qui passe complètement à côté de la révolution industrielle en gestation au moment de sa rédaction. Ce qui frappe à première vue, c'est tout au contraire l'absence surprenante de ce capitalisme entrepreneurial dans un roman où l'on voit défiler des soldats, des inquisiteurs, des libertins, des dévots, des bédouins, des grands d'Espagne, des courtisans de Versailles, des vice-rois du Mexique, des prêtres égyptiens, des brigands siciliens, des géomètres, des cabalistes, des médecins, des encyclopédistes, des théories biologiques, ethnologiques, mathématiques, épistémologiques, narratologiques – bref tout sauf l'ombre d'un économiste ou d'un chevalier d'industrie. Mon analyse tentera de suggérer toutefois que cette absence de la thématique et de l'imaginaire industrialistes permet en réalité à Potocki d'entrevoir quelques-unes des caractéristiques 'post-industrielles' de notre capitalisme contemporain. Ou pour le dire autrement: c'est peut-être parce que Potocki ne met pas encore la figure de l'entrepreneur (schumpeterien) au devant de la scène qu'il peut mieux faire apparaître dans toute sa pureté celle de l'investisseur, qui a pris aujourd'hui les commandes de nos économies post-fordistes.¹

Durant les deux mois que le protagoniste, Alphonse van Worden, passe à errer dans l'espace clos et oppressif de la Sierra Morena, c'est non seulement toute l'Histoire universelle qui est rappelée à sa mémoire, depuis l'époque du Christ jusqu'à l'Espagne de 1739, mais c'est aussi bien toute la planète qui se trouve convoquée au fil des récits enchâssés dont on meuble ses journées. Les multiples narrateurs nous emmènent de Vienne

1. Pour une remarquable mise au point sur les implications récentes de la distinction entre capital entrepreneurial et capital financier, sur laquelle mon propos reviendra à plus d'une reprise, voir Frédéric Lordon, *La Politique du capital* (Paris 2002).

Yves Citton

à Lisbonne, de la Flandre à Madrid, avant de tisser des liens entre Jérusalem et Rome, entre Bagdad et l'Atlas marocain, et de nous faire bientôt traverser les océans à la faveur de la colonisation du Mexique ou du commerce des Indes.² En cela, le roman ne fait d'ailleurs que suivre les traces de son auteur, familier de toutes les capitales européennes, qui a en outre visité des endroits aussi divers et éloignés que Constantinople, l'Égypte, Tunis, le Maroc, le Danemark, Petersbourg, le Caucase et la Mongolie.³ Le *Manuscrit* nous présente donc une planète lisse, sur la surface de laquelle corps, idées et capitaux se déplacent en tous sens, au fil d'influences souterraines et de réseaux conspirateurs susceptibles de connecter déjà n'importe quel point du globe avec n'importe quel autre: autant dire une planète déjà mondialisée.

Ce somptueux spectacle de la mondialité est tout entier concentré sur une scène éminemment restreinte, et marquée de fortes caractéristiques locales. Pendant soixante-six jours, Alphonse van Worden, qui veut aller de Cadix à Madrid, tourne en rond dans les montagnes de la Sierra Morena, région célèbre pour être hantée de fantômes et de revenants. Il commence par y être soumis à une série proprement affolante d'alternances entre hallucinations et réalité, où il se fait séduire par deux irrésistibles princesses musulmanes, qui se présentent comme ses 'cousines', et aux charmes desquelles il ne succombe que pour se retrouver au matin entre deux cadavres de pendus. La répétition en tourniquet de ces nuits d'amour et de ces réveils sous le gibet déstabilise complètement le sens de la réalité du lecteur, qui passe tout le roman à essayer, avec le protagoniste, de faire le départ entre illusions sensorielles, rêves érotiques, complots politiques et conspirations religieuses. D'auberges désertes en tortures de l'Inquisition, de banquets fastueux en galeries souterraines, au fil de rencontres avec un ermite, un cabaliste, un juif errant, un géomètre et une troupe de Bohémiens, Alphonse se sent être la cible d'une machination aux dimensions elles aussi planétaires, qui utilise les charmes de ses deux 'cousines' pour l'amener à se convertir à l'Islam. Le roman commence donc par piéger le protagoniste et le lecteur dans un labyrinthe de miroirs et d'illusions où la double angoisse face à la Femme (trop délicieusement charnelle pour ne pas sentir le démon) et face au Musulman (trop 'fanatique' pour ne pas terroriser) déploie tous les fantômes que la chrétienté a projetés sur le monde arabe depuis l'époque des Croisades.

Après d'innombrables détours et digressions qui donnent au roman l'essentiel de sa substance narrative et philosophique, Alphonse finit par voir ses

2. Voir sur ce point l'article de François Rosset, 'La géographie du *Manuscrit trouvé à Saragosse*', *Cahiers de l'association internationale des études françaises* 51 (1999), p. 119-36. Dans ce même numéro, le même auteur a également inclus une très précieuse bibliographie des parutions relatives à Potocki pour la période 1989-1998.

3. Pour une excellente étude situant le *Manuscrit* dans une vue d'ensemble sur la pensée de Potocki, voir Dominique Triaire, *Potocki* (Arles 1991).

Finances et liquidités chez Potocki

soupons se confirmer: les soixante-six journées de son voyage s'avèrent n'avoir été qu'une vaste mise en scène, dont les ficelles ont été tirées en sous-main par un grand scheik caché au fond d'un tunnel, afin d'extorquer à Alphonse quelques gouttes de fluide séminal qui permettront aux 'cousines' de régénérer le lignage des Gomelez, lancé depuis des siècles dans une entreprise de conquête et de conversion universelles, où se mêlent inextricablement fanatisme islamiste, machiavélisme politique et rivalités claniques. Tout paraît donc commencer et finir, dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, avec ces éternels *revenants* de l'imaginaire orientaliste que sont les femmes voilées et les hommes à longue barbe noire, objets de toutes les convoitises, de toutes les agressivités et de toutes les terreurs, depuis l'âge classique jusqu'à notre époque.

La beauté et le mérite du roman consistent bien entendu à nous conduire au-delà de telles projections hallucinatoires. Alphonse commence certes par prendre ses 'cousines' pour des succubes, le grand scheik pour le Diable, et le réseau des Gomelez (tendu entre Bagdad et des cavernes secrètes) pour l'axe du Mal, mais – contrairement à d'autres – il s'aperçoit vite de l'inadéquation de telles assimilations. En se perdant dans le chassé-croisé des religions et des allégeances, le lecteur est amené à reconnaître leur insignifiance profonde. Dans la belle tradition du cosmopolitisme des Lumières, la trajectoire d'Alphonse nous propose une belle leçon de tolérance transculturelle, au terme de laquelle il finira par accepter l'hybridation générale des clans, des races, des idéologies et des religions sur laquelle se conclut son histoire.

Si l'image anticipée de la mondialisation qu'il nous envoie à deux siècles de distance a de quoi nous intéresser, c'est toutefois qu'elle ne se réduit nullement à une mièvre leçon de multiculturalisme bien-pensant. Sous la surface des angoisses arabophobes et au-delà des bons sentiments cosmopolites, le *Manuscrit trouvé à Saragosse* nous fait en réalité pénétrer au cœur des apories qui font le désarroi intellectuel de notre époque postmoderne.⁴ Ce qui, au terme des errances d'Alphonse dans la Sierra Morena, parvient à la lumière avec l'explosion d'une mine d'or réputée inépuisable, c'est en effet l'articulation particulière qu'entretiennent aujourd'hui projet politique et fluidité des investissements financiers. Si tout commence avec des jeux d'illusions qui nous font croire à des revenants, tout nous amène en fin de conte à porter notre attention critique sur l'origine et la nature des revenus d'où les protagonistes tirent leur existence, leur (bien-)être et leur pouvoir.

4. Sur les échos entre le *Manuscrit* et le débat sur la définition du 'postmoderne', voir mon article 'Potocki and the spectre of the postmodern', *Comparative criticism* 24 (2002), p.141-65.

Yves Citton

ii. Les banquiers Soares: le ridicule de l'investissement éthique

Le récit de Potocki est trop riche et trop complexe pour que l'on puisse rendre justice, dans l'espace restreint d'un article comme celui-ci, aux formes multiples sous lesquelles les motifs de l'argent, de la finance et de l'économie y sont déployés. En sélectionnant pourtant trois épisodes majeurs de ce registre, on verra se mettre en place une vision cohérente du devenir-mondial du capitalisme financier.

Le premier épisode à relever offre l'illustration la plus directe et la plus obvie de la finance transnationale à l'aube de la modernité. La trente-deuxième journée nous présente l'histoire des banquiers Soares, basés à Cadix, qui ont tiré leur fortune de la commercialisation de l'argent des mines de Potosi,⁵ et qui – avec leurs caisses circulant entre les Indes, l'Europe, l'Amérique, et les Philippines,⁶ ainsi que leurs partenaires commerciaux disséminés sur tous les continents – apparaissent comme les représentants idéaux du *capitalisme marchand* dont Braudel et Wallerstein ont fait les premiers vecteurs de l'Occidentalisation du monde. Ils ont tout pour servir d'illustration parfaite au commerçant planétaire, tolérant et cosmopolite parce que calculateur et maximisateur de ses profits, qu'évoque Voltaire dans les *Lettres philosophiques*: 'Entrez dans la Bourse de Londres, cette place plus respectable que bien des cours, vous y voyez rassemblés les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes; là le juif, le mahométan et le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion, et ne donnent le nom d'infidèles qu'à ceux qui font banqueroute.'⁷ Selon ce modèle, le financier serait donc l'opposé et l'antidote du fanatique. Pourtant, sur ce point comme sur tant d'autres, Potocki s'amuse à subvertir les clichés mis en circulation par les Philosophes. Les Soares sont rongés par une rivalité qui se perpétue de génération en génération envers les banquiers de la famille Moro, autres représentants idéaux du capitalisme marchand mondialisé. Leur conflit n'a toutefois que peu à voir avec une saine compétition pour l'accroissement de leurs parts respectives du marché financier global. Quelques malentendus et quelques erreurs mineures de procédure, sans aucune conséquence pécuniaire et aussitôt suivies d'abondantes excuses

5. Sur le Potosi, emblème des premiers pas d'une économie mondialisée, voir le chapitre 'As rich as Potosi' du livre de Kenneth Pommeranz et Steven Topik, *The World that trade created: society, culture, and the world economy, 1400 – the present* (New York 1999), p.156-58.

6. Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, éd. Radrizzani (Paris 1992), journée XXXII.386-88. (Dans les citations ultérieures, le chiffre romain indiquera la journée, suivi du chiffre arabe donnant la page de cette édition. Il faut toutefois noter que le Livre de Poche a eu la sinistre idée de changer de format matériel entre diverses réimpressions de la même édition, ce qui a altéré significativement la pagination; mes références renvoient à la version comprenant un total de 766 pages.)

7. Voltaire, *Lettres philosophiques*, Lettre 6, dans *Mélanges* (Paris 1961), p.17-18.

Finances et liquidités chez Potocki

de la part des Moro, constituent des offenses impardonnables aux yeux des patriarches successifs de la famille Soares. Le dernier et le plus 'sanglant' de ces 'affronts' est d'ailleurs constitué par une somme de deux millions de piastres que les Moro s'obstinent à vouloir donner aux Soares; ceux-ci toutefois estiment ne pas y avoir droit, et entament un procès pour forcer leurs rivaux à retirer leur don – sans succès puisque après une procédure de six ans qui leur coûte cent mille piastres, les Soares perdent leur cause et sont condamnés à conserver les deux millions (XXXII.389).

Si les Moro sont la bête noire des Soares, c'est donc pour une pure question de point d'honneur – motif dont Potocki a déjà abondamment mis en scène les excès ridicules dans des épisodes antérieurs consacrés au père d'Alphonse van Worden.⁸ Ces barons de la finance, censés incarner et promouvoir les valeurs nouvelles et 'montantes' de la bourgeoisie, s'accrochent en fait à un ethos rigoriste de générosité et de désintéressement, donnant lieu à une nouvelle forme de fanatisme. Pire encore, en même temps qu'il s'inspire à l'évidence de l'ethos nobiliaire, leur code de 'l'honneur d'un négociant' semble avoir pour fonction principale de les isoler et de les préserver de toute contamination avec cette noblesse dont ils singent pourtant les poses. Ce code consiste en trois articles: (a) 'éviter la conversation des nobles'; (b) refuser toute forme de titres nobiliaires, lesquels 'n'ajoutent rien à la gloire d'un négociant'; et (c) 'ne jamais tirer l'épée' (XXXII.384-85). Comme on peut s'y attendre, le récit se plaît à montrer les Soares père et fils forcés de 'déroger' sur chacun de ces trois points.

Leur hypertrophie de souci éthique est d'autant plus ridicule qu'elle se concentre sur des formalités procédurales sans aucun enjeu moral, tandis qu'elle ignore somptueusement l'origine première de leur enrichissement, le commerce de l'argent des mines de Potosi, dont les conditions d'extraction du profit n'avaient rien de généreux, de désintéressé, ou de noble. Entre leur pratique d'une finance fluidifiée et mondialisée d'une part, et leur éthique rigide et clanique de l'autre, Potocki décrit un décalage frappant qui a un effet comique immédiat sur le lecteur, mais qui ébauche aussi une réflexion que les chapitres ultérieurs viendront compléter: l'investissement régulé par un souci d'éthique paraît condamné soit à s'attacher à des règles vides de sens, soit à enfreindre tous les principes qu'ils se donne. Dans les deux cas, il relève d'un anachronisme plus propre à faire rire les foules qu'à servir de modèle au développement du capitalisme.⁹

8. Sur cette question, voir l'étude de Marie-Eveline Zoltowska, 'La démocratisation de l'idée de l'honneur dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki', *Études sur le XVIII^e siècle* 11 (1984), p.39-52.

9. Pour une discussion des problèmes soulevés par les investissements éthiques, voir Frédéric Lordon, *Fonds de pension, piège à cons?: mirage de la démocratie actionnariale* (Paris 2000) p.109-15.

Yves Citton

iii. Le juif errant: l'infinie fuite spéculative

Le roman monte en parallèle les derniers avatars de la rivalité Soarez-Moro et le récit auto-biographique d'Assuérus, le juif condamné à errer depuis la venue du Christ sur terre. Entre les multiples lignes narratives sur lesquelles se déploient les aventures du juif errant, il en est une qui touche elle aussi à la finance: en vue de s'attirer les bonnes grâces du père de la belle Sara qu'il espère épouser, Assuérus se fait agent de change à Jérusalem et monte une opération qui vise à doubler la fortune de son protecteur. Pour ce faire, il répand la rumeur 'que Tibère avait ordonné une refonte générale des monnaies dans tout l'Empire' et 'que celles d'argent n'auraient plus cours' (XXXIX.452). Lorsque le bruit a produit son effet, Assuérus fait porter au temple, le lieu des transactions de change, deux millions de sesterces en or avec lesquels il compte racheter d'énormes quantités d'argent artificiellement déprécié, s'assurant au passage un profit 'de cent pour cent et plus'. Alors que la manœuvre paraît se dérouler comme prévu, un pharisien vient brouiller les cartes en dénonçant la machination et en proposant un taux de change plus favorable. L'émeute qui s'ensuit ne sera interrompue que par l'irruption de Jésus-Christ choisissant ce moment précis pour chasser les marchands du temple, non sans leur reprocher 'de déshonorer la maison de Dieu et de mépriser le Créateur pour les biens du diable' (LXVI.508).

Ici également, l'opération financière traverse les continents puisqu'elle fait dépendre les taux de change en vigueur à Jérusalem d'une décision (censée être) prise à Rome. Est-ce un hasard si Assuérus-le-spéculateur est aussi le juif errant? A ce titre, il accumule les propriétés magiques d'être immortel, quoique changeant d'identité de siècle en siècle, et de pouvoir passer en une nuit des monts du Liban au déserts africains, pour se retrouver le lendemain matin à reprendre son récit dans la Sierra Morena, autant de privilèges qu'il paie toutefois par sa condamnation à être toujours en marche, sans jamais avoir le loisir de s'arrêter ni de reprendre son souffle. Cette ubiquité virtuelle, ces constantes métamorphoses, ce mouvement perpétuel, cette fuite infinie qui défie toute immobilisation et tout engagement stable, n'est-ce pas une image saisissante de la fluidité du capital financier, et de la dynamique déterritorialisante qui le pousse à se délocaliser vers des zones à taux de profit supérieurs?

La question spécifique des taux de change entre l'or et l'argent apparaît d'ailleurs dans la réflexion économique de l'époque comme indiquant le secteur de pointe de l'intégration transnationale des marchés locaux. Dans son traité de 1776 sur *Le Commerce et le gouvernement, considérés relativement l'un à l'autre*, où il imagine l'Europe transformée en une vaste zone de libre échange, Condillac déplore toutes les barrières politiques qui s'opposent encore à la circulation des biens, mais prend l'exemple de la fixation des taux respectifs de l'or et de l'argent pour montrer un domaine où déjà, dans le fait accompli de la nécessité économique, 'les marchés seuls font la

Finances et liquidités chez Potocki

règle, et le gouvernement est obligé de la suivre'. Comme l'illustre le personnage d'Assuérus, tout est affaire de mobilité: en dépit des réglementations protectionnistes, le commerce tend à égaliser la répartition et la valeur des marchandises 'sur-tout quand elles sont, comme l'or et l'argent, d'un transport qui se fait facilement et sans obstacle. C'est qu'alors elles circulent parmi plusieurs nations, comme elles circuleraient dans une seule; et elles se vendent dans tous les marchés, comme elles si se vendaient dans un seul marché commun.'¹⁰

La fiction de Potocki entre également en résonance avec les débats menés par les premiers économistes sur la nature équilibrante, ou au contraire déstabilisante, des pratiques spéculatives: bien au-delà de l'épisode traumatique que fut la banque de Law, c'est tout au long du siècle que des penseurs plus ou moins directement associés aux physiocrates (comme Turgot ou Condillac) présentent les efforts d'anticipation du spéculateur comme tendant à amortir les chocs financiers et les variations extrêmes de prix: en achetant les marchandises dévaluées, il contribue à en faire remonter la valeur, tandis qu'en vendant ses stocks en temps de pénurie, il aide à détendre le marché par un apport d'offre qui atténue les pressions à la hausse. Si le spéculateur profite des fluctuations, c'est donc qu'il fournit un service de modération des variations, service dont bénéficie l'économie dans son ensemble. D'autres théoriciens (comme Cantillon, Linguet, Galiani ou Diderot) dénoncent au contraire les risques de pénuries artificiellement créées par les pratiques spéculatives elles-mêmes: pour peu qu'il ait de grosses ressources financières, ou pour peu qu'il bénéficie de collusions au sein des institutions gouvernementales ou bancaires, le spéculateur peut déclencher une variation de prix qui n'a aucune autre justification, ni aucune autre fonction que de remplir ses poches en vidant celles des victimes de sa manœuvre – cas de figure dont l'exemple d'Assuérus fournit une illustration emblématique et dont les débats autour de la figure d'un Georges Soros attestent aujourd'hui encore l'actualité.¹¹

En contraste avec les Soarez, Assuérus donne en effet l'image d'un agent financier qu'aucun scrupule éthique ni aucune vocation professionnelle ne retient plus de maximiser ses profits. La seule chose qui compte est la masse des revenus produite par ses opérations; peu importe les voies de traverse ou les court-circuits par lesquels ces revenus nous arrivent. L'activité d'Assuérus est purement parasitaire (il répand et profite d'un mensonge sans qu'aucun de ses clients n'ait rien à gagner de ses 'services') ainsi qu'explicitement égocentrée (tout a pour but de 'posséder la belle Sara', voire de satisfaire sa soif d'un or 'toujours séduisant pour un Juif') (XXXIX.452). Derrière l'ambivalence

10. Etienne Bonnot de Condillac, *Le Commerce et le gouvernement, considérés relativement l'un à l'autre* (Paris et Amsterdam 1776; Genève 1980), p.128.

11. Pour des références précises, voir mon livre *Portrait de l'économiste en physiocrate: critique littéraire de l'économie politique* (Paris 2001) p.224-34.

Yves Citton

traditionnelle qui voit l'homme de la finance (le citoyen-du-monde de Voltaire) se transformer en la sangsue apatride que fantasme le discours antisémite, il faut reconnaître la menace constamment dénoncée de l'autonomisation de la sphère financière face aux pratiques productives ou commerciales de l'économie 'réelle'. Il n'est pas indifférent que le rappel à l'ordre moral tende, dans ce cas dévoyé, à prendre la voix d'un illuminé mystique comme le Christ, qui, en peignant 'le diable' sur les murailles de la finance transnationale, déchaîne parmi le peuple 'un enthousiasme fanatique' (LXVI.508). Le financier ne se purge de son propre fanatisme que pour le voir ressurgir dans le regard accusateur (antisémite) qui condamne ses opérations amORAles.

iv. La dissolution des Gomelez: une dynamique de liquidation radicale

La troisième image de la finance mondialisée que je retiendrai dans le *Manuscrit* figure dans les pages conclusives, où Alphonse est initié à tous les secrets de la conspiration qui s'était jusque-là jouée de lui. Les deux mois d'errance dans la Sierra Morena lui apparaissent enfin pour ce qu'ils ont été en réalité: un gigantesque spectacle monté de toutes pièces pour le happer, lui et le Géomètre Velasquez, dans les machinations des Gomelez. Tout ce qu'il a cru vivre dans les soixante-cinq journées précédentes s'avère n'avoir été qu'une illusion, une vaste scène de théâtre parfaitement factice: les deux cousines n'étaient ni démons ni vains songes, mais des femmes de chair et d'os, devenues enceintes à la suite de leurs très réels ébats nocturnes; les maléfices des réveils à répétition sous le gibet étaient le fruit de 'boissons somnifères' (LXVI.662); les inquisiteurs sur le point de le torturer n'étaient que des membres de la troupe de Bohémiens, comme le juif errant se trouve n'être qu'un vulgaire acteur; quant à l'ermite qui défendait avec outrance l'orthodoxie catholique, ce n'était que le Scheik lui-même affublé d'un déguisement.¹² Tout le monde était de connivence, toutes les rencontres de hasard avaient été soigneusement mises en scène par une parfaite maîtrise des apparences, en une micro-société de pur spectacle dont la logique nous est familière depuis Guy Debord et dont l'efficace repose sur la plasticité et la fluidité absolues des investissements libidinaux.

Le roman se termine donc par une figure du pouvoir absolu qui n'a cessé depuis de hanter la modernité: l'agent collectif Gomelez s'avère avoir disposé d'une capacité de manipulation infinie sur la personne d'Alphonse. Mais ce n'était là encore qu'une part infime de sa puissance totale:

12. Sur les enjeux narratifs et esthétiques de cette facticité de toute la scène romanesque, voir le livre de François Rosset, *Le Théâtre du romanesque: Manuscrit trouvé à Saragosse entre construction et maçonnerie* (Lausanne 1991). Sur la structure narrative, voir aussi Luc Fraisse, *Potocki ou l'itinéraire d'un initié* (Nîmes 1992).

Finances et liquidités chez Potocki

Les Maures qui se cachent dans ces montagnes préparent une révolution de l'islam, dont les ressorts sont les intérêts politiques et le fanatisme. Ils disposent pour atteindre leur but de moyens illimités. Quelques-unes des plus célèbres familles espagnoles sont entrées en rapport avec eux pour leur profit personnel. L'Inquisition en retire des sommes considérables et permet dans les profondeurs de la terre ce qu'elle ne tolère pas à la surface (LXI.632).

Loin de susciter l'horreur toutefois, cette description du pouvoir terrifiant de l'organisation secrète islamiste est mise dans la bouche d'un personnage, Mamoun Uzeda, qui essaie à ce moment de convaincre une autre figure centrale du roman, Avadoro, de quitter le monde de la haute politique et de la haute noblesse pour se joindre lui aussi à la conspiration des Gomelez. Or en dépit de ce que le projet islamiste peut avoir de repoussant pour ces hommes, dont l'un est juif et l'autre chrétien, tous deux résolvent sans grande hésitation de se mettre au service du scheik à la barbe noire. En même temps que les dernières journées de récit se concentrent de plus en plus sur l'histoire et le rôle de la société secrète, qui apparaît à chaque page plus tentaculaire et omniprésente, et dont le contrôle sur ses membres s'avère assez total pour que rien n'ait transpiré de leur machination en deux mois de fréquentation de tous les instants, la question se pose donc avec de plus en plus d'urgence: qu'est-ce qui pourra bien empêcher les Gomelez de parvenir à cette monarchie universelle islamiste à laquelle ils aspirent?

La réponse que semble proposer le roman est désespérément simple et prosaïque: le destin de l'islamisme s'y résorbe en une pure question d'argent. Le grand 'secret' des Gomelez, qu'Alphonse est autorisé à percer dans les dernières journées de son initiation, n'est autre qu'une mine d'or (pas encore noir...), celle-là même dont les tunnels leur permettent d'échapper à la vue du monde et de tramer dans l'ombre leurs plans de conquête. Or cette source de 'moyens illimités' qui a alimenté leur expansion multiséculaire, voilà justement, au moment où se déroule l'initiation de van Worden, qu'elle s'avère au bord de l'épuisement. De même que leur race a besoin de semence étrangère pour se renouveler, de même leur mine en est-elle à son dernier filon. Alphonse passe donc ses derniers jours dans la Sierra Morena à excaver ce qui reste de métal précieux dans le ventre de la montagne, tandis que le scheik, en bon maître des apparences, travaille déjà à effacer toute trace de son existence:

Je voulus me rendre compte si la mine était réellement inépuisable. J'ai foré la roche en plusieurs endroits et j'ai trouvé que partout le filon touche à sa fin. Le seigneur Moro s'est chargé d'estimer les richesses qui nous restent et de calculer la part de chacun d'entre nous. Le calcul donne à chacun des héritiers principaux un million de sequins, et aux associés cinquante mille. Tout l'or est déjà extrait et caché dans une grotte éloignée. [...] Bientôt, vous apprendrez qu'un tremblement de terre a détruit ces montagnes; à cet effet, nous avons préparé d'immenses quantités d'explosifs, et ce sera là notre toute dernière fuite. (Epilogue, 668 et LXVI.662)

Yves Citton

Est-ce donc en ceci que réside le message conclusif du *Manuscrit*? L'argent – réaffirmé être le nerf de toute guerre, fût-elle de religion! La leçon du roman est en réalité plus subtile. Certes, la mine des Gomelez, sur laquelle ils fondaient tout l'espoir de leur projet de domination mondiale, est bel et bien épuisée; certes, toute chance de succès pour leur entreprise s'évanouit avec elle. Le message fort de la conclusion, c'est que cet échec laisse tout le monde parfaitement indifférent. Loin de mettre en scène une finance sommée de reprendre contact avec la dure réalité de l'économie, ou des ambitions politiques sapées par un épuisement des ressources matérielles, la fin du livre évoque plutôt une perspective de liquidation radicale de toutes les valeurs, dont ne reste plus qu'une somme de liquide à investir là où le profit pécuniaire l'appelle.

Liquidation d'abord au sens commercial. La réunion finale des protagonistes autour du scheik ressemble davantage à une scène de banqueroute qu'à l'échec d'une conspiration: la scène évoque moins un dirigeant d'entreprise qui pleurerait ses rêves de grandeur en enterrant le travail d'une vie d'efforts qu'un administrateur des faillites indifférent aux destins qu'il sanctionne. Les associés tirent ce qu'ils peuvent de ce qui reste à exploiter, vendent les meubles, se partagent le butin, et s'en vont, sans verser une larme ni exprimer la moindre déception.

Liquidation ensuite au sens financier: l'or devient liquide. Il prend d'abord la forme d'une lettre de change (illimitée!) dont le scheik pourvoit Alphonse au moment de son départ de la Sierra Morena (LXVI.662), avant de se réduire au million de sequins dont héritent les principaux agents – dont on ne sait plus à ce point s'il faut les qualifier d'acteurs ou d'actionnaires. Dans tous les cas, la somme sera gérée par le banquier Moro, qui saura lui faire suivre les flux les plus avantageux de la finance mondialisée: 'Il faudra acheter des biens en Brabant, en Espagne et même en Amérique: permettez que je m'en occupe' (Epilogue, 665). Loin de se 'réaliser' dans une entreprise de production concrète et ciblée (fût-ce celle d'une monarchie universelle), les richesses ne seront que des investissements déterritorialisés, indifférents aux lieux et aux types de propriété dans lesquels ils seront placés, puisqu'ils n'y seront jamais engagés que provisoirement et conditionnellement. Dans la dichotomie entre capital financier et capital entrepreneurial qui donne la clé des développements récents du capitalisme, la fin du roman décrit clairement un passage à un taux de liquidité supérieur, soit à une déconnexion croissante entre la sphère financière et l'économie réelle. Comme l'ont appris à leurs dépens de nombreux managers et d'innombrables travailleurs, ce qui s'avère être l'*ultima ratio* de la dynamique capitaliste n'est pas l'entrepreneur schumpeterien (absent du *Manuscrit*), mais l'investisseur institutionnel (bien représenté par le banquier Moro).

Liquidation idéologique enfin, au sens où Jean-François Lyotard affirme que notre époque postmoderne a simplement 'liquidé' le projet qui faisait l'essence de la modernité. Si la conclusion laisse effectivement

Finances et liquidités chez Potocki

au lecteur un sentiment de désarroi, c'est que la disparition du projet politico-religieux n'y fait l'objet d'aucun travail de deuil. Qu'il s'agisse de faire 'que le monde entier fût [...] converti à l'islam' (selon la visée originelle de Massoud Gomelez) (XLII.638), ou d'assurer 'l'émancipation progressive de la raison et de la liberté' (par quoi Lyotard résume le projet des Lumières,¹³ dont le *Manuscrit* met justement en scène les ambitions et les apories)¹⁴ – cela importe moins que le fait qu'on se propose, dans les deux cas apparemment opposés, une finalité totalisante susceptible de légitimer nos actions et nos choix quotidiens. Or le scandale de l'épilogue tient précisément à cette liquidation sans remords de toute visée transcendante: au terme de l'intrigue, les personnages se trouvent dépourvus de tout projet collectif – et, ce qui est bien plus déroutant, ils paraissent s'en porter très bien.

On réalise alors que ce qu'insiste à nous représenter le roman de Potocki, c'est *un état de fluidité absolue des investissements* (financiers, politiques, libidinaux). Tous les personnages attachés à défendre un quelconque idéal sombrent dans l'échec ou le ridicule: le point d'honneur pour le père d'Alphonse, la gloire d'un négociant pour les banquiers Soarez, le développement du savoir pour Enrique Velasquez, sa diffusion encyclopédique pour Diègue Hervas, l'objectivité scientifique pour Pedro Velasquez – tous ces idéaux apparaissent au mieux comme des lubies, au pire comme des atavismes ou des maladies de l'esprit. L'apprentissage de van Worden consiste à se défaire de sa rigidité originelle pour devenir aussi flexible et malléable que l'est le grand orchestrateur des récits enchâssés, Avadoro, le chef bohémien qui, à l'image du roman, passe sans cesse d'une métamorphose à l'autre. A peine sorti de l'enfance et encore complètement soumis à l'influence paternelle,¹⁵ Alphonse entrait dans la Sierra Morena en croyant que 'les lois sacrées de l'honneur [lui] prescrivaient de [s]e rendre à Madrid par le chemin le plus court, sans demander s'il était le plus dangereux' (I.28). Au terme de soixante-six jours de méandres, de détours, de chemins rebroussés et de voyages souterrains, il semble avoir appris à se plier aux exigences de la situation et aux accidents du terrain. S'il ne pousse sans doute jamais son assouplissement jusqu'aux extrémités d'amoralité que mettent en scène les épisodes de Blas Hervas et de Busqueros, il paraît se situer avec Avadoro dans un juste milieu où courage et honnêteté s'allient à l'art du compromis et aux vertus de la prudence.

13. Jean-François Lyotard, 'Apostille aux récits', dans *Le Postmoderne expliqué aux enfants* (Paris 1988) p.31-32.

14. Sur les rapports entre le *Manuscrit* et la pensée des Lumières, voir Günter von Kirn, *Jan Potocki "Die Abenteuer in der Sierra Morena": Ein Roman zwischen Aufklärung und Romantik, zwischen Revolution und Restauration*, thèse de doctorat, Universität Hannover, 1982.

15. Sur le traitement de la figure paternelle, voir le troisième chapitre de Janet Coccaro, *Illusions and disillusion: the search for truth in Jan Potocki's Manuscript found in Saragossa*, thèse de doctorat, University of Pittsburgh, 1999.

Yves Citton

Le problème est que ce juste milieu n'empêche pas plus Avadoro de se mettre au service du fanatisme islamiste qu'il ne semble avoir empêché Potocki, pourtant engagé dans la défense de l'indépendance polonaise, de se mettre au service de l'occupant russe. Le roman nous plonge dans un univers d'incrédulité et d'indifférence radicales où le fait que les Gomelez soient islamistes n'est pas perçu comme plus problématique que s'ils étaient végétariens ou esthètes. Avadoro les rejoint parce que leurs lois l'autorisent à pratiquer la bigamie; comme on l'a déjà vu, les plus grandes familles d'Espagne collaborent à leur cause 'pour leur profit personnel'; et c'est jusqu'à l'Inquisition elle-même, dont le projet fondateur est pourtant justement de traquer les infidèles, qui s'accommode de la présence des Gomelez pour peu qu'elle puisse 'en retirer des sommes considérables' (LXI.632). Dans cet univers d'incrédulité et d'indifférence, tout se négocie et tout se vend: mon comportement n'est pas mesuré au vu des *projets* auxquels je souscris, mais seulement des *revenus* que ma collaboration m'assure (bigamie, profit personnel, 'sommes considérables', 'main de Sara').

v. Capitalisme financier et fluidité des investissements

La liquidité du monde financier entre donc en résonance avec la liquéfaction des projets politiques et des positionnements éthiques. Plus qu'un simple refus de s'engager pour quelque cause que ce soit, le *Manuscrit* dépeint une fluidification croissante qui permet aux agents de passer sans obstacle d'un engagement à un autre, de même qu'un actionnaire peut du jour au lendemain vendre ses titres et réinvestir son capital dans une entreprise concurrente. Pour autant qu'elle lui assure des revenus satisfaisants (sous forme de dividendes annuels ou de cotation boursière à la hausse), il se souciera finalement très peu de savoir quel bien ou quel service son argent contribue à produire, ni dans quel coin du monde il trouve à s'investir.

Cette logique du capitalisme financier est déjà décrite, à travers de constantes analogies hydrauliques, par des auteurs comme Turgot, Hume et Smith: 'dès que les profits, résultant d'un emploi quelconque de l'argent, augmentent ou diminuent, les capitaux s'y versent en se retirant des autres emplois.'¹⁶ Et les mêmes auteurs de souligner la nature éminemment transnationale de cette fluidité financière, à l'instar de Mirabeau définissant en ces termes la position du 'gros Marchand, Commerçant, Banquier &c':

En quelque lieu qu'il habite, il jouira toujours de son immunité inhérente à la nature de ses biens dispersés et inconnus, dont on ne voit que le lieu du comptoir.

¹⁶. Anne Jacques Robert Turgot, *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, §87 dans *Œuvres économiques* (Paris 1970) p.179. Ici aussi pour davantage de références, voir mon *Portrait de l'économiste*, ch.4 'Flux et canaux' et ch.12 'Mondialisation'.

Finances et liquidités chez Potocki

En vain l'autorité voudrait-elle en tirer les devoirs de sujet, elle est obligée, pour l'engager à concourir à ses desseins, de le traiter comme Maître, de l'intéresser réellement, pour qu'il contribue volontairement au revenu public. Telle est son essence, telle importe même qu'elle soit.¹⁷

Ou pour le dire plus crûment, avec l'avant-dernière maxime de Quesnay: 'Les fortunes pécuniaires sont des richesses clandestines, qui ne connaissent ni roi ni patrie.'¹⁸

C'est dans le contexte de la théorisation de cette fluidité transnationale du capital – et dans celui de la nouvelle figure du Maître qui s'y esquisse, où l'inépuisable Moro remplace le vieux scheik fatigué – que je propose donc de relire la conclusion du roman de Potocki. Derrière le caractère halluciné de ses premiers chapitres, le livre offre une mise en scène qui anticipe de manière frappante les phobies et les illusions, mais aussi les mécanismes fondamentaux que l'on identifie de nos jours comme étant le propre de la postmodernité et de la mondialisation.

Derrière les revenants de la menace maure qui fascinent le protagoniste dans les premières journées du voyage, le roman nous amène dans sa conclusion à porter nos regards sur les revenus assurés par le banquier Moro à ses amis 'Européens'. De revenant en revenu, le *Manuscrit* met en scène le destin d'un capitalisme tiraillé entre une solidarité de fait avec certains idéaux centraux du projet des Lumières et une dynamique de liquéfaction de tout idéal, inhérente au développement interne *et* du capitalisme *et* des Lumières elles-mêmes. La mondialisation libérale y apparaît comme une entreprise de conquête du monde qui, au fil de son avance, dissout les biens qu'elle prétend s'approprier – ou comme un butin qu'on se partage sans plus avoir de projet où l'engager.

Le roman de Potocki exprime pourtant tout sauf de la nostalgie pour les temps anciens. Loin d'être une lamentation sur le vide ontologique de la modernité occidentale, le *Manuscrit* nous fait contempler ce vide et ce détachement existentiels sur un ton de parfaite légèreté, soit précisément en prenant à son compte ce détachement lui-même, où une lecture superficielle n'a vu qu'une conclusion vide de sens. La liquidation des valeurs semble un fait accompli, qui ne mérite pas de susciter plus de regrets que la déliquescence des fanatismes religieux. Le projet des Lumières est conduit par sa dynamique propre à saper ses propres bases, et à accélérer sa propre liquidation, mais aucun retour en arrière n'est possible ni souhaitable. Peut-être est-ce une manière de nous dire qu'au lieu de nous crispier sur la nostalgie de notre foi d'antan, l'important est d'abord d'assurer un partage équitable du butin qu'on a sous la main, de façon à ce que chacun s'en aille content, chrétien ou musulman, faux juif

17. Victor de Riqueti de Mirabeau, *Philosophie rurale ou Economie générale et politique de l'agriculture réduite à l'ordre immuable des loix physiques et morales qui assurent la prospérité des empires* (Amsterdam 1763) [Reprint Scientia Verlag, 1972], II.24.

18. François Quesnay, *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole*, dans *Physiocratie* (1758; Paris 1991) p.246.

Yves Citton

ou vrai bohémien. Quoi qu'on puisse penser d'une telle attitude désillusionnée et pragmatique, la pertinence actuelle du *Manuscrit trouvé à Saragosse* reste intacte: aujourd'hui plus que jamais sans doute, notre réel doit être compris à la jointure entre les revenants des Croisades (et des colonisations) d'hier, et les revenus pompés sur toute la planète par un capitalisme mondialisé.